

Anthropologie et Sociétés



Alexandre SURRALÉS, *Au coeur du sens. Perception, affectivité, action chez les Candoshi*. Préface Philippe Descola. Paris, CNRS Éditions et Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2003, 276 p., illustr., bibliogr.

Samuel Lézé

Volume 28, numéro 1, 2004

La (dé)politisation de la culture?

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/008579ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/008579ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Lézé, S. (2004). Compte rendu de [Alexandre SURRALÉS, *Au coeur du sens. Perception, affectivité, action chez les Candoshi*. Préface Philippe Descola. Paris, CNRS Éditions et Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2003, 276 p., illustr., bibliogr.] *Anthropologie et Sociétés*, 28(1), 161–163.
<https://doi.org/10.7202/008579ar>

Tous droits réservés © Anthropologie et Sociétés, Université Laval, 2004

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

récentes du discours ethnologique colonial, et plus particulièrement dans la suite des efforts de certains auteurs pour réévaluer l'ethnographie missionnaire coloniale, efforts qui se sont multipliés en anthropologie depuis le débat ouvert en 1980 par Claude Stipe dans *Current Anthropology*. Ce débat, toutefois, semble avoir échappé à Schrauwers, qui n'y fait pas référence, ni aux auteurs y ayant participé, ni à ceux qui les suivirent (on songe par exemple à Frank Salamone, à Jan Abbink, à R. Bonsen, H. Marks et J. Miedema ; et à James Clifford, lui aussi inexplicablement absent). Il y a ainsi un manque sévère de ramifications, horizontales d'abord, avec des études similaires conduites ailleurs dans la région ; et verticales, pour rattacher légitimement ce livre à la filiation des anthropologues ayant contribué à rouvrir ce dossier missionnaire qu'une génération précédente avait longtemps préféré garder fermé. Tout aussi alarmant est le constat que sont ignorés des auteurs récents et prolifiques comme George Stocking, Peter Pels et Oscar Saleminck – ces deux derniers hollandais de surcroît – qui ont contribué notablement à faire avancer la réflexion anthropologique sur l'ethnographie coloniale.

Le paradoxe est tel que sans s'en réclamer d'aucune façon – peut-être même en le bougrant – Schrauwers aura, avec ce livre, ajouté sa pierre à l'édifice dont ses devanciers ont posé les fondations.

Jean Michaud
Département d'anthropologie
Université de Montréal
C.P. 6127, succursale Centre-ville
Montréal (Québec) H3C 3J7
Canada

Alexandre SURRALÉS, *Au cœur du sens. Perception, affectivité, action chez les Candoshi*. Préface Philippe Descola. Paris, CNRS Éditions et Éditions de la Maison des sciences de l'Homme, 2003, 276 p., illustr., bibliogr.

La figure de l'ethnologue en botaniste de l'espèce humaine ne semble pas tout à fait révolue. Or, répertoire, classer et identifier des groupes restreints comme autant d'échantillons du genre humain ne définit plus le métier d'ethnologue. Le quadrillage géographique en aires culturelles n'a plus vraiment de sens. Les frontières de l'anthropologie n'ont cessé de se déplacer. Il faut en prendre acte et en tirer toutes les conséquences¹. C'est pourtant ce qu'illustre parfaitement cet ouvrage issu d'une thèse de doctorat soutenue en 1999 à l'EHESS, portant sur les Candoshi, un groupe d'Indiens du Haut Amazone situé aux confins du territoire péruvien. Cette étude, comme le rappelle Philippe Descola dans sa préface, comble enfin (après un travail de terrain de 28 mois) une grande « lacune » ethnographique, contribuant ainsi aux questions de l'anthropologie américaniste. Serait-ce son seul mérite?

1. À cet égard, voir de l'Estoile et Naepels (2004).

L'économie du texte repose, comme l'indique Alexandre Surallés, sur un prétexte : « on voit avec le cœur ». L'énoncé invoqué s'apparenterait aux célèbres formules énigmatiques que recueilleraient les ethnologues : « les Bororos sont des araras rouges » (Lévy-Bruhl) et « les jumeaux sont des oiseaux » (Evans-Pritchard). Plus récemment : « Le léopard est un animal chrétien qui respecte les jeunes de l'Église copte » (Sperber)². La tâche de l'énoncé serait d'en révéler le sens sous la houlette de quelques initiés. Or, n'était-ce pas ce qui fondait, il y a peu encore, l'existence d'une pensée différente, préreflexive, qu'on nomme mythique ou sauvage? C'est une tentation de l'analyse qui confine à l'ethnophilosophie sans cependant succomber aux sirènes de l'anthropologie cognitive. Il est certain que l'auteur tente de saisir au travers d'une subtile phénoménologie l'expression d'une mentalité en nous instruisant sur ce que « les Candoshi » pensent. L'enjeu de l'exégèse est de rendre intelligible le fait de situer la perception dans le corps, le cœur étant le siège de toutes les activités subjectives. L'ambition est d'établir une anthropologie des émotions.

Cet angle d'approche permet d'agréger artificiellement toutes les informations ethnographiques sous une forme monographique. L'ouvrage est divisé en trois parties : « Des états d'âme » (théorie indigène de la perception et de la personne), « Des états de choses » (relation à autrui) et « Des états de fait » (théorie culturelle de l'action et articulation des trois « états »). Les aspects de cette société (représentation de la personne, habitat, système de parenté, mythologie, pratique rituelle, etc.) composent alors un tout cohérent. Ce n'est rien moins que suspect : puisque tout est systématisable, ce type d'abstraction ou de décontextualisation se justifie-t-il? Certes, renouer avec l'exhaustivité ethnographique telle que l'envisage l'auteur est assez courageux. Mais c'est au détriment de l'investigation des dimensions historique, sociale et politique de ce groupe. Il s'agit alors d'une exhaustivité *par défaut*. Car il n'est pas possible d'isoler l'analyse des minorités tribales de l'analyse de la société péruvienne.

Seules deux remarques nous rappellent que les Candoshi doivent être resitués dans un contexte national et des circonstances politiques précises. La note 1 évoque rapidement « certains problèmes conjoncturels » (p. 13) du travail de terrain : la guérilla, les épidémies, les prospections pétrolières (soulèvement des Indiens) et l'économie de la coca. L'exploitation pétrolière et ses enjeux constituent pourtant une situation sociale bien particulière. Dans ce contexte, les Candoshi se révèlent *acteurs* (de négociations ou de contestations). Mais l'auteur se soustrait à la problématique : la situation est, dit-il, « *grosso modo* » (note 2, page 137), analogue à l'ensemble des populations indiennes de l'Amazonie équatorienne (il cite « l'excellent rapport » de Kimerling [1975]). Il se contente d'évoquer très brièvement une mésaventure personnelle (p.137-138).

Là où Alexandre Surallés identifie des *obstacles*, il y a place pour la construction d'un *objet* d'investigation. Dans cette perspective, inutile de rechercher un « fil rouge » pour l'écriture. L'artifice ne saurait alors vraiment convaincre. Il s'agit plutôt de rendre intelligibles les *enjeux* d'une situation sociale spécifique. Au lieu de quoi, les *préoccupations* réelles et actuelles de ce groupe social sont savamment ignorées. L'imposition de problématique est alors inévitable. Il faut en conclure que le dépaysement ne garantit en rien la qualité de l'objectivation.

2. La fascination des ethnologues pour les énoncés paradoxaux et leur tentation d'en inférer un processus de pensée différente sont discutées dans Lloyd (1993).

Références

- DE L'ESTOILE B. et M. NAEPELS (dir.), 2004, « Frontières de l'anthropologie », *Critique*, 680-681.
- KIMERLING J., 1975, *Crudo Amazonico*. Quito, Abya-Yala.
- LLOYD G. E. R., 1993, *Pour en finir avec les mentalités*. Paris, Éditions la Découverte.

Samuel Lézé
Laboratoire de Sciences Sociales
École Normale Supérieure
48 boulevard Jourdan
75014 Paris
France

Gilles BIBEAU, *Le Québec transgénique. Science, marché, humanité*. Montréal, Les Éditions du Boréal, 2004, 454 p., bibliogr.

Voici un volumineux travail, extrêmement instructif à plus d'un titre, mais qui n'est pas si facile d'accès. Il traite des développements récents de la génomique (étude de la fonction des gènes) et du protéome humain (protéines constituant le corps et qui interagissent avec les gènes). L'auteur crée un néologisme, la « génoprotéomique », englobant les deux domaines qui sont, de l'avis de tous les spécialistes, indissociables l'un de l'autre. Au départ, Gilles Bibeau avait simplement voulu étudier ethnographiquement le travail effectué dans un laboratoire de génoprotéomique, mais il s'est rapidement convaincu que ce lieu de travail n'était en rien un vase clos et qu'il fallait en délimiter les contours. L'ampleur de la recherche en ces domaines extrêmement pointus – que l'on réduit paresseusement en la qualifiant du terme banal mais bien connu, qui fait en plus très savant, de « génétique », surtout dans les journaux lorsqu'on annonce triomphalement la découverte du gène de ceci ou de cela – ne peut être exclusivement expliquée par le simple et légitime désir de connaître. Comme chez deux ethnologues clés qu'il cite, Margaret Lock et Paul Rabinow, le « terrain ethnographique » est ici composé de plusieurs groupes, ou mieux, de catégories d'acteurs, qui infléchissent presque toutes les décisions de la recherche et que j'appellerais *le milieu* plutôt que le terrain. Le milieu est, bien sûr, un terrain, mais géographiquement non défini et qu'il faut circonscrire au fur et à mesure que l'enquête avance.

Gilles Bibeau s'est intéressé à ce milieu sous trois angles : le premier est la façon dont les chercheurs – ou plutôt les entrepreneurs – de la génoprotéomique se définissent et se montrent au public, leur façon d'obtenir des fonds et de présenter les succès de leurs recherches ; le second concerne la nature des liens tissés entre ces spécialistes et la bio-industrie, les compagnies de médicaments et la bio-informatique. Leurs liens internationaux sont aussi examinés. Le troisième volet touche aux relations politiques entre ces compagnies biotechnologiques et les gouvernements québécois et canadien. Ce sont deux des instances les plus avides au monde d'attirer ce type d'entreprises à cause de leur effet d'entraînement (industries pharmaceutiques) ; ils recourent pour cela à des conditions fiscales particulièrement favorables. Ces recherches commanditées par des fonds privés – dont certains cotés en bourse – et soutenues par les deux paliers de gouvernement ont des répercussions sur la recherche